

# LA MORALE BOUDDHIQUE\*

PAR

DIACRE PANAYIOTIS SIMIYATOS

## 3. DES ACTES MORAUX RELATIFS AU PÉCHÉ ET A LA VERTU DANS LA DOCTRINE DE BOUDDHA.

La Morale Bouddhique est une morale de l'intention. Dans l'acte, ce qui intéresse le Bouddhisme, c'est avant tout la volition. L'impureté matérielle ne compte pas, si vraiment le cœur est pur.

Dans *S ub h a s i t a - S a n g r a h a*<sup>1</sup> est marqué:

«C'est dans l'intention qu'est fondée la différence entre le péché pour ceux qui ont le cœur pur... Frotté d'élixir, le cuivre est changé en or; pour celui qui a la connaissance, les souillures même sont cause d'excellence».

Dans le formulaire de confession, il est expressément déclaré qu'il y a faute lorsqu'on s'est complu dans l'acte défendu. Et le *M a j j h i m a N i k a y a*, I, rapporte ce dialogue:

«Le péché... Le péché... demande Maudgalyayana à son frère Sariputra, qu'est-ce que signifie ce mot de péché? Mon cher le péché est le nom que portent les intentions pernicieuses.» Vasubandhu dira: Le Karma (l'acte) est volition (*catana*) et fruit de volition (*cetayitva*).

Les actes les meilleurs, si l'intention n'en est pas pure, ne sont d'aucun mérite: un homme se fera vainement moine, il apprendra vainement par cœur tout le Tripitaka, si c'est en vue d'une récompense, terrestre ou céleste.

Le Bouddhisme a polémique contre les idées ritualistes, ou matérialistes de la morale et du péché qui avait cours dans l'Inde ancienne<sup>2</sup>. Il a intériorisé la Morale.

Autres textes: *Kathavattu*, VIII, 9, -36: «Moines, ce que j'appelle Karma c'est la pensée l'homme agit, par le corps, la parole ou l'esprit»

*S u t t a N i p a t a*, *A m a g a n d h a S u t t a*:

«Ce qui rend impur ce n'est pas de manger de la viande, mais être

\* Συνέχεια από σελ. 131 του προηγούμενου τεύχους.

1. C. Bendall, dans *Museon t. V*, p. 16 P. Oltramare. *Théosophie Bouddhique* p. 487 note I.

2. Cf Olivier Lacombe: dans l'Inde ancienne, dominance d'une ritualiste, puis d'une morale de la pureté du sang (les castes), quoique toujours, offleurent d'idées plus proprement morales.

Il a intériorisé la Morale.

brutal, dur, calomniateur, sans pitié, arrogant, avare. Ce n' est pas d' avoir les cheveux racés qui fait un sramana de l' homme qui manque à ses devoirs et qui ment. Si l' on est possédé par la convoitise et le désir, comment serait-on un sramana?».

A quoi bon les sacrifices, si on ne renonce à la partialité et à la haine? A quoi bon les aumônes, si on n' arrache la racine de ses désirs?<sup>1</sup>.

Dans le Sutta d' Upali (Majjhima Nikaya) sont développés quatre arguments majeurs prouvant l' importance majeure des «actes de la pensée» par rapport «aux actes du corps» et «aux actes de la parole».

De ce que le Bouddhisme met l' accent sur l' intention, il ne faudrait pas conclure, qu' il est indifférent soit à l' acte extérieur, soit au contenu de cet acte.

D' après le Sutta Nipata (790), l' homme parfait est celui qui n' est «contaminé ni par la vertu, ni par le vice». De même pour le Dharmapada (412): «Celui qui s' est évadé de l' attachement soit à la vertu soit au vice, qui est sans chagrin, à qui nulle poussière ne colle, celui qui est pur, c' est lui que j' appelle un vrai brahmane».

En somme, on peut dire, que le sens du péché dans le Bouddha ce n' est pas un sens religieux. Il n' existe pas une offense à Dieu. Dans l' idée religieuse de péché entre l' idée d' offense à la Divinité. Cette idée de péché est approfondie dans la foi chrétienne!

«La foi au Christ et en sa mort rédemptrice est le lieu où l' homme apprend véritablement en quoi consiste le péché, quelle est sa gravité et à quelle profondeur il affecte l' existence humaine. Là apparaît de façon inéluctable qu' il n' est pas seulement une imperfection relative, mais une brisure; pas seulement une faute ou une erreur au niveau humain, mais une séparation avec Dieu, qui divise l' homme lui-même. Rien de tel, évidemment, dans le Bouddhisme. ALAIN a écrit et beaucoup d' autres pensent comme lui: «La morale est sans doute le vrai de la religion».

1. J. Bacot. Le Bouddha p, 276 Paris.1959.

2. Ce texte, à lui seul, serait moins net, car dans le Christ, aussi l' attachement à la vertu doit être rompu.

#### 4. DES PRINCIPES RELATIFS A LA VIE QUOTIDIENNE LA SANTE, LA MALADIE, LA DIETE, LES PLAISIRS, LA VIE ET LA MORT.

Puisqu' il sera question de la vie quotidienne, il faut d' abord préciser le monde dans lequel cette vie passe et tourne. Le mot «monde» (kosmos) dans l' Ecriture reçoit et en particulier dans le N. Testament beaucoup de significations:

Dans la Génèse I, Psalm XL, Job XXVIII, 242-Machabées. Act. 23 VIII-Matth, XIII, 35 XXIV, 21, XXV, 34,- VII, XVII 24-Rom I,20 signifie l' universalité des choses créés, le ciel et la terre et d' autre part a un sens plus restreint<sup>1</sup>, la terre que nous habitons, dans un sens plus restreint encore l' ensemble de l' humanité<sup>2</sup>, quelquefois aussi la réalité terrestre et actuelle par opposition à la réalité future<sup>3</sup>.

Or, tous les anathèmes portés par Bouddha contre le monde sont injustes. Le monde fut créé par Dieu «trés bien» et par conséquence il faut l' aimer, il ne faut pas le haïr. Dans ce monde, sans doute, il existe la souffrance, Jesus-Christ a dit «heureux les pauvres, heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent<sup>4</sup> De même, Jesus a donné l' exemple et marché le premier dans cette voie de la croix que les gentils traitent de folie et que Saint-Paul appelle le mystère de la sagesse et de la puissance de Dieu<sup>5</sup>.

Le Christ n' a point supprimé la douleur ici-bas: c' est par la croix qui a sauvé le monde. Le Bouddha est pénétré de l' aide de la souffrance universelle, il l' éprouve avec une sensibilité raffinée et une compréhension complète.

Ce principe de la Douleur dans l' univers, établie comme base de la doctrine, a plus d' une fois servi à accuser de pessimisme toute la morale Bouddhique, qui a volontairement ignorée les joies de la vie, le bonheur de l' amour, les joies de l' enfance, qui n' a vu que l' aspect le plus décevant des choses et qui aboutit finalement au néant.

A ce qui concerne la maladie, la voix du Maître s' écrie «Y a-t-il ô moines, dans tel ou tel monastère, un religieux malade?

Il - y en a un Seigneur.

Quelle est sa maladie?

1. Math. IV, 8. XXVI, 3.-Rom I-8. -2 Petr II,5.

2. Math. V, 14, XVIII, 38.-Joann. 1,9,10,29,3: 16 XXXVIII, 52 Rom, VI2.-Joann. II,2.

3. Joann. VIII, 23 IX, 5. 1 Cor. VII, 31.

4. Math. V3 et seq.

5. II Cor. I,23.

Le vénérable souffre de dysenterie, Seigneur. Ô moines, il y a-t-il quelqu' un pour le soigner? Non Seigneur. Pourquoi les moines ne le soignent-ils pas? - Seigneur, il ne leur est d' aucun service, c' est pourquoi ils ne le soignent pas.

- Ô moines, vous n' avez plus de père, vous n' avez plus de mère pour vous soigner. Si vous ne vous soigner pas les uns les autres, qui prendra soin de vous? Quiconque, ô moines, veut prendre soin de moi, qu' il soigne les malades»<sup>1</sup>.

En suite, la Morale Bouddhique s' exprime en dix préceptes dont les cinq premiers (panca sila) sont enjoins à tous les bouddhistes laïcs ou clercs: les voici en substance:

- a) Ne pas tuer d' être vivant.
- b) Ne pas prendre ce qui ne vous appartient pas.
- c) Ne pas toucher à la femme d' un autre.
- d) Ne pas dire ce qui n' est pas de vérité.
- e) Ne pas boire de liqueur enivrante<sup>2</sup>.

Revenons au premier précepte, alors nous y voyons une fidélité absolue par les Bouddhistes. On sait que les moines filtraient soigneusement l' eau qu' ils buvaient dans la crainte d' absorber quelque germe de vie. L' animal, sous sa forme la plus intime, devait être respecté.

«Un moine cesse de tuer des êtres vivants, il s' abstient du meurtre des êtres vivants. Il dépose le bâton, il dépose les armes. Il est compatissant et miséricordieux; amicalement il recherche le bien de tout être vivant. C' est là une part de sa droiture.»

«Nourrissez dans votre coeur, lisons-nous dans les Ecritures, une bienveillance sans limite pour tout ce qui vit».

Les bouddhistes s' interdisent généralement la viande comme nourriture. Le Maître, toujours tolérant, n' a pas établi de règle absolue à ce sujet; lui-même ne s' est pas abstenu de viande.

«Ce n' est pas manger de la viande qui rend impur, c' est être dur médisant, déloyal, sans compassion, hautain, avare, ne faisant par de son bien à personne.»

La vie humaine étant sacrée, nous ne nous étonnerons pas de voir le Tathâgata opposé à toute lutte et à toute violence.

1. VIN, 1, 302. La pensée du Bouddha par Ananda K. Coomaraswamy p. 166 Cf l' Evangile: Ce que vous aurez fait pour le moindre de ceux-ci vous l' avez fait pour moi».

2. Les quatre premières defences se retrouvent exactement semblables chez les Brahmanes et les Jinas. Elles semblent d' origine brahmanique. Cf Jacobi, Sacred Books xxii p, xxii.

Cependant, il paraît intéressant de connaître sa pensée à ce sujet. Nous lisons dans l'Évangile du Bouddha, de P. Carus, qu'un soldat demanda un jour au Maître s'il était bien de faire guerre. Le Tathâgata répondit que toute guerre dans laquelle un Homme essaie de tuer son semblable est lamentable, mais que ceux qui font la guerre pour une cause juste, après avoir essayé tous les moyens de conserver la paix, ne sauraient être blâmés.

«Celui-là doit être blâmé qui est cause de la guerre». Le Bouddha a dit encor :

«Celui qui va à la guerre fut-ce même pour une cause juste, doit s'attendre à être tué par ses ennemis, car c'est la destinée des guerriers. Si le destin lui est fatal, il n'a point raison de se plaindre.»

Voyons maintenant quels sont les devoirs du vainqueur: «Celui qui est victorieux doit se souvenir de l'instabilité des choses terrestres; son succès peut être grand, mais si grand soit-il, la roue de la Destinée peut tourner et le renverser dans la poussière.

«Cependant, s'il apaise toute haine dans son cœur, s'il relève son ennemi abattu et lui dit: «Venez, maintenant, faisons la paix et soyons frères», il remporte une victoire qui n'est point un succès passager, car ces fruits dureront éternellement.

Nous voyons donc établie la distinction entre les guerres qui ont une cause juste, telle que l'invasion, l'atteinte à l'honneur, et qui résultent du droit qu'a un peuple de se défendre et les guerres à cause injustifiable, telle que la conquête et la domination.

Cependant, dans cet ordre d'idées et à un point de vue plus élevé, ayons toujours présente à la mémoire l'admirable règle bouddhiste:

«La haine n'est jamais apaisée par la haine, la haine est détruite par l'amour»<sup>1</sup>.

Ailleurs, nous lisons:<sup>2</sup>

«Insignifiant, moines, en vérité, minime d'ordre purement moral, est ce qu'énonce l'homme du commun quand il prononce l'éloge du Tathâgata. Et quelle est donc, moines, cette chose insignifiante, minime, d'ordre purement moral, qu'énonce l'homme du commun quand il prononce l'éloge du Tathâgata?»

«Il évite de détruire les êtres vivants, il s'abstient de détruire les êtres vivants, le religieux Gotama: il a déposé le bâton, il a déposé l'épée; il est modeste, compatissant; il vit dans le souci de faire du bien à tous

1. G. de Lafont. Le Bouddhisme.

2. Cannon Bouddhique Pâli Louis Renou p. 4.

les êtres doués de vie. Voilà, moines, ce qui énonce l'homme du commun quand il prononce l'éloge du Tathâgata<sup>1</sup>.

Prenons encore l'interdiction de calomnier; voici comment dans la même instruction, le Bouddha arrive à donner à cette défense un tour positif.

«Il évite la parole calomnieuse, il s'abstient de la parole calomnieuse, le religieux Gotama: quand il a entendu quelque chose ici il ne le raconte pas là bas pour séparer ceux-là de ceux-ci; quand il a entendu quelque chose là-bas, il ne le raconte pas ici, pour séparer ceux-ci de ceux-là. Si les gens ont été ainsi divisés, il retablit l'union».

En général, Bouddha insiste trop sur les quatre péchés de la langue mentir, calomnier, injurier, parler inutilement.

Mais à ce qui concerne le corps, Bouddha avait compris l'utilité des mortifications et la nécessité d'entretenir le corps, c'est pourquoi recommande tout ce qui est indispensable à la conservation de la santé.

Sur ce point, comme sur tant d'autres, il était blâmé par certains philosophes. Le corps, d'après eux, n'ayant pas d'attribut divin et étant de nature périssable, devait être traité avec mépris et revêtu de haillons. A ceci, le Bienheureux répondait:

«Le corps est rempli d'impureté et la fin qui l'attend est le charnier, mais, comme il est le réceptacle du Karma, il est à notre pouvoir d'en faire un vase de vérité et non de péché».

Négliger les besoins corporels ne convient donc point. On sait que lui-même, âgé et malade accepta, sur les conseils de son médecin, de porter des vêtements capables de le protéger contre les intempéries. En cette précaution lui paraissant sage, il voulut qu'elle fut prise par les moines qui l'entouraient. La Mort est une causalité d'entrer au Nirvana<sup>2</sup>.

Voyons donc qu'est ce que c'est le Nirvana?

## 5. LE NIRVANA

Avant d'approfondir la doctrine du Nirvana, nous examinerons l'étymologie du terme «Nirvana». Nirvana, il signifie: Ἐκπεπνευκός, ἐσβεσμένον, ἐκλιπόν. C'est la parfaite manque des désirs, de l'amour, de la haine, de la mémoire. Encore, Nirvana d'après l'étymologie la plus autorisée signifie anéantissement, extinction. Mais de quel anéantissement est-il question? S'agit-il uniquement des causes

1. Ibidem p. 5.

2. André MIGOT, BOUDDHA p. 129.

de la douleur qui dans cette vie troublent la paix de l'âme et l'empêchement de rentrer en possession d'elle-même, telles que la passion, le desir et le travail de la pensée? Le repos ainsi conquis par l'anéantissement du desir et le détachement à la délivrance finale; c'est un Nirvana anticipe et Bouddha lui en donne le nom.

Celui qui est entré au Nirvana, il se considère comme délivré lui-même. Or, l'aide d'un Dieu ou d'un Saint pour le délivré, elle lui inutile. Bouddha ne reconnaît et n'aime plus ni un Dieu, ni un Sauveur des hommes. Car celui qui aime, cela signifie, qu'il désire, qu'il souffre, qu'il donne son soi-même pour le prochain. Mais tous ces actes deviennent la cause de s'éloigner du Nirvana.

Or, amour avec le sens chrétien est contre du Nirvana, car selon la conception bouddhique de l'amour est un lien entre les hommes et par conséquent l'amour peut troubler l'homme de telle sorte qu'il soit éloigné du Nirvana: C'est pourquoi:

«L'homme il faut marcher tout seul  
comme le rhinoceros»:

«L'homme qui a l'habitude d'avoir  
d'amitié avec les autres, grandit l'  
amour et puis la souffrance. Or, celui  
qui estime les pires, que l'amour ap-  
porte, celui-ci il faut marcher tout  
seul comme le rhinoceros.»

.....  
«ainsi le sage, il faut marcher car en  
lui existe sa propre volonté, seul ici  
et là, comme le rhinoceros»<sup>1</sup>.

Dans Khulana-Nikaya nous rencontrons un récit extraordinaire sur le Nirvana. Samgamaji (-vainqueur dans la lutte), étant marié et ayant aussi un enfant, il les quitta, car il est devenu partisan du Bouddha. Sa femme tomba dans un état désespéré, tandis que son mari grâce à son ascèse, il jouissait le Nirvana. Un jour, la femme de Samgamaji avec son fils sur leur bras, elle fut allée à sa rencontre. Après une recherche soignée dans les bois, la femme arriva à le rencontrer, mais le père ayant été sous la force de l'apathie, il ne comprit pas la situation des choses. A vain, la femme essayait de le faire, comprendre, mais sans aucun résultat.

1. Kaggavisana-Sutta p. 2 Oldenberg. R. B. p. 258. Pflugst p. 73.

«Son passage ne lui donne aucune joie,  
son éloignement ne lui fait aucune souffrance.

Brahman peut-être comme excellent  
Samgamaji libre de ses chaînes<sup>1</sup>.

«Le disciple qui a dépouillé plaisir et désir, riche de sagesse, celui-là a atteint des ce monde la Délivrance de la mort, le repos, le Nirvana, le séjour éternel»<sup>2</sup>.

Ailleurs, le Maître s'exprime en ces termes dans un dialogue entre lui et Kantadanta, sur le Nirvana.

«En quel lieu, ô vénérable Maître, est le Nirvana?

Le Nirvana est partout où les préceptes sont observés.

Ci le Nirvana n'est pas un lieu, s'il est nulle part, il est sans réalité.

Où habite le vent? Nulle part.

Le vent n'existe donc. Où réside la Sagesse?

La Sagesse est-elle un lieu?

La Sagesse n'a pas de résidence assignée.

Pretends-tu, répond le Bouddha, qu'il n'y a ni sagesse, ni illumination, ni justice, ni salut, parce que le Nirvana n'est pas un lieu?

— Ayant moi-même atteint l'autre rive, j'aide les autres à traverser le torrent; ayant moi-même conquis le salut, je suis un sauveur pour les autres; soulage, je soulage les autres, je les conduis au lieu de refuge. Une seule essence, une seule loi, un seul but.

— Toutes les choses sont d'une seule et même essence, et il n'y a qu'une seule loi.

— C'est pourquoi il n'y a qu'un seul Nirvana, de même qu'il n'y a qu'une seule vérité, ni deux, ni trois.»

Le Parfait aurait encore ajouté en parlant du Nirvana:

— «Il y a des Tirthakaras qui définissent le Nirvana en disant que par la suppression des attributs intellectuels, des éléments et des sens, l'indifférence à l'égard des objets, les pensées cessent de se produire; alors la cessation de toute pensée produite par un anéantissement de sa cause, semblable à celui d'une lampe, c'est là le Nirvana.

D'autres le définissent ainsi: c'est la délivrance, qui est l'action de passer dans un autre lieu aussi vite que le vent.

— D'autres le définissent: c'est la délivrance résultant de la des-

1. 8 Suttam-Neumann p. 226 sq.

2. Oldenberg p. 263.



truction de la vue de ces deux choses; l'esprit qui connaît et l'objet qui doit être connu.

— D'autres se représentent le Nirvana comme résultant de l'intelligence parfaite de la vérité et de la voie.

«D'autres se le représentent comme il suit, faisant entendre le rugissement de lion que pousse celui qui a l'omniscience, c'est-à-dire ne reconnaissant rien que comme la conception de leur propre esprit, n'admettant ni l'existence, ni la non existence, considérant le Nirvana comme un lieu essentiellement privé de quatre cotes, ne tombant pas dans les deux termes extrêmes de réflexion appliquée à ce qui est visible à leur esprit, rejetant l'existence d'aucun principe parce que le caractère illusoire de tout principe les conduit à n'en admettre aucun. Le grand Nirvana n'est ni la destruction ni la mort<sup>1</sup>.

Si le Bouddha n'a pas défini le Nirvana, il a tout au moins affirmé qu'il était le terme de la Douleur:

«Il est, ô disciples, un état où il n'y a ni terre ni eau, ni chaleur, ni infini de l'espace, ni infini de la conscience, ni absence complète de toute chose, ni perception, ni non perception, ni ce monde-ci ni ce monde-là, à la fois soleil et lune, cela, 3 disciples, je l'appelle ni venir, ni s'en aller, ni rester, ni mort, ni naissance, sans origine, sans devenir, sans fin, c'est le terme de la douleur».

Que devient la personnalité dans le Nirvana? La question du Nirvana et du moi sont en effet dépendantes, l'une de l'autre. Si le Bouddha avait expressément nié le moi, le Nirvana ne pourrait être que le néant. Or, il a réservé la question de la personnalité de même que celle du Nirvana et c'est dépasser sa pensée que d'affirmer que le Nirvana équivaut au néant.

Le Nirvana équivaut si peu au néant, que nous verrons qu'il peut être atteint, avant la mort. Le sage, l'arhat dans cette vie même, eu la possession, mais cet état est le résultat d'une grande sagesse et d'un nombre incalculable d'existences.

D'après Burnouf le Nirvana, c'est la délivrance ou le salut, mais qu'est cette délivrance?

Si nous consultons l'étymologie du mot, elle nous répondra que c'est l'anéantissement, l'extinction, mais comment entendre cette extinction? Le Nirvana est-il le Néant? On peut dire que c'est la délivrance, c'est l'état d'absorption de la vie intellectuelle en Dieu; mais, pour les uns et pour les autres, c'est la délivrance c'est l'état de celui qui est affranchi de la douleur.

1. Traduction de Burnouf. Introduction à l'Histoire du B. indien.

Pour Oldenberg «l' être s' affranchit des ardeurs brulantes de la douleur et decouvre le chemin qui mène à la calme et sereine fraîcheur de la béatitude. Le Nirvana est l' entrée de l' âme dans un repos bienheureux, infiniment au-dessus des joies de ce monde périssable aussi bien que de ses douleurs».

Barthelemy Saint-Hilaire professe une opinion tout autre. Il conclut que la religion du Bouddha aboutit au Nirvana ou Néant «foi hideuse, conception monstrueuse qui répugne à tous les instincts de la nature humaine, qui révolte la raison et implique l' atheisme».

Ces paroles témoignent d' un parti-pris si évident qu' il devient à peu près inutile de le répéter. Les écrivains thibétains voient dans le Nirvana l' état d' être affranchi de la loi de transmigration.

Mais remarquons que l' énigme du Nirvana, si troublante pour nous n' a jamais offert pour les Orientaux un intérêt très puissant. L' idée de la perte de la personnalité les preoccupe peu, alors, qu' au contraire nous demeurons très attachés à l' idée du moi.

En résumé, et pour conclure, on pourrait dire du Nirvana qu' il est la paix suprême dans la connaissance absolue. Cette définition comporte il nous semble, les deux éléments essentiels de la coctrine du Bouddha. La delivrance de la douleur et la suppression de l' ignorance, l' illumination.

Un autre caractère, très fortifiant, et qui lave la doctrine de l' accusation de pessimisme, s' attache également à la motion du Nirvana. Le Bouddhisme, cette fois, n' a pas gardé le sibuice et ainsi il a su devenir le grand consolateur de l' humanité. Tous les hommes, a-t-il dit, atteindront le Nirvana.

---

«Qu' elle soit ouverte à tous, la porte de l' éternité». Il n' y a pas pour ceux qu' une question de temps, qu' un degré de perfection morale à atteindre. La theorie du vide se confond avec celle du Nirvana.

L' idée qu' on se fait du premier commande celle qu' on a du second.

Qu' est le vide? Le Bouddha ne nous l' a pas appris. Nous savons seulement que le monde et tous les êtres sont sortis du vide et doivent y retourner.

Il est également une question à laquelle le Bouddha s' est refuse de repondre; «Le Tathagata, continuera-t-il d' être après sa mort? Ou sera-t-il? «Les disciples le pressaint en vain.

Etait-il en son pouvoir de nous apprendre la verité? Nous n' ose-rions l' affirmer. Mais c' était encore pour lui une question inutile, qui ne servait pas au salut et sur laquelle il ne s' arrêtait pas.

## 6. SYNOPSIS DES DIFFERENCES ENTRE LES DEUX DOCTRINES

Bouddha, dans toute la vie humaine voit la Douleur. Cette douleur frappe l'homme qui vit ce monde. Bouddha haït, ce monde, comme état de la douleur, par contre «Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin qu'il ait la vie éternelle, car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde, soit sauvé par lui».

Dans le chapitre précédent, nous avons bien montré cette différence entre les deux conceptions sur le monde.

Il existe aussi une grande différence entre la doctrine Bouddhiste et celle du Christianisme, à ce qui concerne la chair et l'esprit.

«La chair, dit l'Apôtre Paul, a des désirs contraires à ceux de l'esprit et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair»<sup>1</sup>. En tant que stimulant du péché dans l'homme, la chair est synonyme de la concupiscence mauvaise; c'est la signification ordinaire du mot concupiscence dans le N. Testament. Mais dans une acception plus générale, on entend par concupiscence, le désir d'un objet agréable aux sens, appetitus boni delectabilis. Tant qu'ils se maintiennent dans une direction conforme à leur nature, les mouvements de la concupiscence ne n'ont rien de contraire à la loi morale. Ils sont naturels dans le bon de la nature.

Leur but est d'assurer la conservation et le perfectionnement soit de l'espèce, soit de l'individu, contre les erreurs de l'intelligence, les défaillances de la mémoire et l'indolence de la volonté. Dieu a pourvu à l'accomplissement et l'indolence de la volonté.

Dieu a pourvu à l'accomplissement des actes nécessaires à cette double fin par des impulsives et des besoins, source de plaisir ou de peines, selon qu'on leur accorde ou qu'on leur refuse la satisfaction légitime qu'ils réclament.

L'observation psychologique constate un phénomène analogue dans l'ordre intellectuel et moral. Là aussi se révélant des aspirations, des sentiments dont le but est de provoquer le développement de la vie supérieure de l'âme; tels sont le sentiment religieux, le sentiment moral, le désir de savoir et l'amour naturel de la vérité, l'admiration du beau, les sentiments affectifs qui se rapportent à la vie sociale. On voit ainsi une fois de plus à quel point le Bouddhisme, en voulant supprimer sans distinction tous les désirs de l'âme humaine, a méconnu les conditions de la vie morale non moins que les exigences légitimes de la

1. Galat. V, 17.

vie matérielle, brisant ainsi les ressorts de la volonté, au risque de tarir les sources même de la vie spirituelle, en quoi, du reste, il est pleinement d'accord avec sa théorie générale de l'existence.

L'Évangile lui aussi, reprouve les désirs de cette chair de péché, que Saint-Paul appelle la loi des membres.

Mais c'est autre chose de proscrire et d'étouffer et autre chose de régler les mouvements de la sensibilité, de les contenir et de les limiter fixées par le Créateur et de les ramener à leur destination primitive s'ils s'en écartent.

La haine du corps est un caractère bouddhiste. Si le Christianisme tient en si haute estime le monde matériel en tant qu'est l'œuvre de Dieu et la manifestation de ses divins attributs, s'il assigne au corps la noble mission de contribuer au perfectionnement de l'âme, pour quoi le chatier et le réduire en servitude, comme parle Saint-Paul?<sup>1</sup>

La Rédemption de l'homme déchû par le sacrifice d'un Dieu, fait homme est une idée totalement étrangère au Bouddhisme. Dieu n'est qu'un mot, donc plus de révolte possible contre une autorité chimérique, plus de dette contractée envers une soi-disant justice divine, plus de rançon à payer pour rentrer en grâce. Le péché a perdu son caractère essentiel.

L'homme qui se rend esclave de ses convoitises n'inocule un virus mortel, il en subira les conséquences et récoltera ce qu'il aura semé, mais il ne fait têt qu'à lui-même et n'est responsable qu'envers lui-même. Pourra-t-il du moins neutraliser le poison, arracher la plante vencreuse? Oui, répond le bouddhiste, sous la condition de régler sa vie d'après l'enseignement des «Quatre Vérités», seul chemin qui mène à la délivrance par la suppression du désir d'où procèdent tous les maux de cette vie. N'oublions pas que le désir, comme l'entend Bouddha, comprend toutes les aspirations de l'âme humaine, quel qu'en soit l'objet, que le vrai bonheur, la vraie délivrance, au sens bouddhique est le privilège d'une âme dégagée d'amour et de haine, d'un cœur vide de tout attachement, indifférent à la joie, insensible à la douleur, en un mot, l'apathie dans son sens le plus absolu.

Selon le Bouddha, la racine du mal est tellement inhérente à notre nature qu'on ne peut extirper l'une sans supprimer en même temps l'autre; à cet égard le Bouddhiste va beaucoup plus loin que le dogme chrétien de la déchéance originelle.

1. I Cor. IX, 27.

D'après le dogme chrétien, le péché d'origine, s'il a blessé la nature de l'homme ne l'a pas vicié essentiellement au point de la rendre incurable; selon la doctrine bouddhique au contraire, le mal vient précisément de la constitution native de l'homme et de ses facultés.

Passons maintenant à la question du décalogue Bouddhique, celui-ci n'a rien qui lui appartienne en propre; Bouddha en a recueilli les éléments dans la conscience humaine et dans les traditions universelles. Bien des siècles avant lui, un autre décalogue, dont celui de Bouddha n'est que la copie imparfaite et mutilée, avait été promulgué sur le Sinai.

La thèse bouddhique sur la femme est la suivante. Les femmes sont, pour les Bouddhistes de tous les pièges que le Tentateur a tendus à l'homme, le plus dangereux: dans les femmes s'incarnent toutes les puissances de séduction, qui rivent l'âme à ce monde. Les anciens livres des contes des Bouddhistes sont pleins de récits et de considérations sur l'incorrigible fourberie des femmes. «Impénétrable et cachée comme dans l'eau le chemin du poisson est la nature des femmes, des brigands pleines de malice, en qui il est difficile de trouver la vérité, pour qui le mensonge est comme la vérité, et la vérité comme le mensonge. Maître dit Ananda au Bouddha-comment faut-il nous conduire à l'égard d'une femme. Il vous faut éviter sa vue, ô Ananda. Et si cependant nous la voyons Maître, que faut-il alors que nous fassions?

— Ne point lui parler, ô -Ananda. Et si cependant, Maître, nous lui parlons?... —Alors, il vous faut prendre garde à Vous, ô Ananda<sup>1</sup>.

Bouddha, considère la femme comme un être impur. Par contre, le christianisme selon le N.T. dans le Seigneur la femme n'est point sans l'homme, ni l'homme sans la femme...<sup>2</sup> Ni l'homme ni femme en tant que masculin et féminin opposés et extrêmes, et en même temps jamais l'un sans l'autre en tant qu'ils sont l'unité d'éléments complémentaires<sup>3</sup>.

La position bouddhique sur l'amour est tout à fait différente de celle du Christianisme. D'après Oldenberg<sup>4</sup>, le mot «Metta» dont certains ont traduit amour, il a un autre sens, c'est plutôt l'exercice du vouloir dans un état calme et celui qui se donne à l'exercice considère tous les êtres comme des amis et il arrive à un point, comme l'ascète Arhat, de sentir et de considérer tous les êtres comme μήτε φίλα, μήτε έχθρά!

1. Oldenberg p. 162.

2. J. Cor, II, 11.

3. Paul Evdokimov. La femme et le salut du monde p. 149 Paris.

4. Oldenberg. Aus dem alten Indien p. 5.

«La main du Bouddhiste ne fait pas le bien au prochain<sup>1</sup>. Dans ce sens, on a bien considéré que dans la Morale Bouddhique n' existe pas une place humaniste, le bouddhiste n' oublie pas son soi-même pour l' autre, son prochain<sup>2</sup>. Or, la Morale Bouddhique est une Morale egoiste<sup>3</sup>.

Dans Suttapitaka-Samyuttanikaya nous lisons le dialogue suivant entre Pasenadi roi de Kosglo et sa femme la reine Mallika.

«En vérité, ô grand Roi, rien n' est plus cher dans ce monde-ci que mon moi-même. Et vous, grand Roi?

«Est-ce qu' il y a une chose plus chère que votre moi-même? Pour moi, en vérité Mallika, personne n' est plus chère que moi-même». Or, le système Bouddhique est un système de l' indifférence et de l' apathie, c' est pourquoi le point faible de la Morale Bouddhique est le suivant, que l' homme inspire d' elle il ne peut pas travailler pour le bien de la société et de son pays. Bhagavat (-le beni) Bouddha dit au berger Dhaniya:

«Je ne suis à personne serviteur.. Je n' ai pas besoin de servir les autres»<sup>4</sup>.

## CONCLUSION

Malgré tant de relations de voyageurs ou de missionnaires, malgré tant de travaux souvent admirable, publiés depuis plus d' un siècle par des savants de tous pays, le Bouddhisme demeure une terra incognita. Par conséquent, chaque tâche d' approfondir aux doctrines bouddhistes rencontre une barrière.

Il y a beaucoup de choses qui nous séparent des Bouddhistes. D' une part la psychologie Européenne est différente de celle des peuples d' Orient et d' autre part la différence profonde entre les deux Religions.

La différence est fondamentale. Bouddha n' est pas le Messie il ne vient pas prendre pour son compte les péchés des hommes. Donc, les sources de la Morale Bouddhique sont: ὁ ὀρθὸς λόγος et ἡ καθημερινὴ πείρα.

On a comparé et plus d' une fois confondu la bienveillance. Cette confusion procède, chez les uns, d' une vue superficielle, qui s' arrête aux apparences, chez les autres, du désir plus ou moins avoué d' arracher à la morale évangélique le plus beau fleuron de sa couronne,

1. Ibidem.

2. Dahlke, Was ist Buddhismus p. 60.

3. Speer. Iip. 73 Voir H. Haas, Das Moralsystem des Japanischen Bud, p. 52.

4. Tripitaka II, V, 5, 8, Suttapitaka-Khuddhakanikaya, dans Pfungst p. 67. Par contre voir Mathieu 20, 28 St-Luc 22, 27.

chez d' autres enfin, de cette infatuation que leur fait voir dans le Bouddhisme la plus parfaite réalisation de l' idéal religieux. Que le Bouddhisme mérite à certains égards les éloges qu' on lui a decernés pour son caractère de douceur et de mausuetude, nous l' admettons volontiers, nous y voyons un acheminement et comme une prédisposition naturelle à la vertu de charité, mais non la charité dans sa haute et pure acception, celle qui a renouvelé la face du monde sous l' inspiration de l' Evangile.

Bouddha ne reconnaît pas un Dieu Créateur. L' homme n' a rien à attendre du dehors et tout de lui-même: aux prises avec l' épreuve et la souffrance, il chemine isolé, sans appui, sans consolation; le ciel est fermé, la nature hostile, la fatalité implacable. Il lui reste, dit-on, le recours à Bouddha, l' illuminateur.

Mais Bouddha n' est plus qu' une ombre, il a montré la voie et quelle voie? Il l' a parcourue, ou essayé de la parcourir sans demander secours à personne: à chacun d' en faire autant. Jesus-Christ, du moins, en remontant au ciel, n' a point abandonné les siens, il leur a promis d' être avec eux jusqu' à la fin des siècles et il a tenu sa promesse. Le Chrétien sait que son Redempteur vit en lui dans l' union la plus intime, si intime que St-Paul a pu dire: «ce n' est plus moi qui vis, c' est Jesus qui vit en moi»<sup>1</sup>.

L' influence de la doctrine du Bouddha dans l' antiquité, en dehors des pays d' Orient, a été généralement méconnu.

Il n' est pas douteux qu' au point de vue moral, en particulier, les écoles philosophiques de Grèce, de Rome, et d' Alexandrie aient été fortement empreintes de l' Esprit du Bouddha.

Quelques auteurs ont recherché cette influence et parmi eux M. LAMAIRESSE<sup>2</sup> a dégagé la part de bouddhisme que contenait la philosophie de Pythagore, de Platon et de Socrate.

La doctrine de Pythagore rappelle dans ses grands lignes la doctrine bouddhique. Nous voyons, en effet, le philosophe grec enseigner la metempsychose, comme le Bouddha, tenait l' illumination complète.

Sa morale rappelait les dix règles bouddhistes: les uns vivaient dans le monde, tels les fidèles laïques, les autres vivaient en communauté. L' examen de conscience impose aux disciples de Pythagore est une forme de la confession prescrite aux disciples du Bouddha. Chez Socrate, cet examen de conscience devient le *γυμνάσιον* le point de départ de toute sa philosophie.

<sup>1</sup>. Galat. II, 20.

<sup>2</sup>. Lamairesse L' Inde après le Bouddha.

La Morale de Marc Aurele s'inspire des principes du Bouddha et au Bas-Empire, nous voyons s'épanouir le goût des miracles et de la magie chers à l'Orient.

Tel fut le rôle considérable de la doctrine du Bienheureux dans l'histoire de la civilisation humaine. D'une manière générale la philosophie du Bouddha n'a pas influencé l'esprit occidental moderne, qui l'a fort peu connue. Cependant, nous signalerons ici une exception qui mérite d'être mentionnée. On peut dire, en se plaçant au point de vue éthique que Schopenhauer a été un disciple du Bouddha. Schopenhauer nie la joie et le bonheur.

«Le plaisir, ceira-t-il, est négatif, la douleur seule est positive».

La doctrine de Schopenhauer, de même que celle du Bouddha, a un caractère purement intellectuel et ramène tout finalement au savoir. La connaissance dans les deux systèmes est le moyen principal du salut.

HARTMANN, disciple de Schopenhauer, admet, comme lui, l'universalité de la douleur. L'homme a toujours cherché le bonheur sans jamais le rencontrer. Nous chrétiens, nous avons placé le bonheur dans l'espérance de la vie future.